

L'œuvre par excellence, la voilà ! car tout d'abord, elle garde la jeune fille dans son milieu naturel qui est la famille, auprès de sa mère.

Elle lui permet de donner cours et d'une façon suivie à ce besoin naturel de dévouement qui va de pair, à cet âge, avec l'expansion du cœur et de toutes les facultés. Mais surtout, en appliquant ce dévouement à la plus haute et à la plus belle de toutes les tâches, elle lui fait produire, si on peut dire, son maximum de rendement — car le plus grand bienfait est celui de l'éducation reçue, et pour la jeune fille qui la donne il y a ce juste retour qu'elle profite elle-même non moins que son élève de l'enseignement transmis et qu'elle reçoit — magnifique échange — autant qu'elle donne : en travaillant sur une âme, c'est sur la sienne même qu'elle travaille.

Quels petits garçons grincheux, dressés par des pédagogues barbares et le bâton à la main, pourraient se développer dans le sens de ces qualités aimables ? Il faut la main douce d'une sœur, il faut son bras gracieux autour du cou et ses lèvres sur le front, pour dompter peu à peu, sans effort, ce qui veut dire sans rien casser, ces petites natures farouches ou rebelles, pour les humaniser à la longue sans les féminiser, — l'accueil en pareil cas n'est pas à craindre, — en un mot pour assouplir le caractère, pour achever l'être humain, pour ajouter à la force native, la douceur acquise, qui est bien, elle aussi, une force et plus grande.

L'influence exercée par la grande sœur sur le petit frère ou sur la sœur plus jeune quand elle sait prendre la part qui lui convient et lui revient dans la direction de leur esprit, est donc singulièrement profonde étant à la fois intellectuelle et morale. Avec des natures d'élite, elle peut faire surgir des merveilles ; avec les caractères les plus ingrats, là où, souvent, plusieurs tentatives auraient été vaines, elle aura encore le secret, si elle s'adonne tout entière à sa tâche, de susciter l'effort, de ranimer les germes endormis et faire produire le cent pour un.

C'est qu'une grande sœur a dans son cœur une source inépuisable et dans son esprit des trésors d'ingéniosité pour venir à bout des petites têtes mutines ou paresseuses. Mêlée intimement à la vie et aux jeux des plus jeunes, mieux que personne elle sait le fort et le faible de chacun, et par où prendre la place quand le

petit bonhomme se rebiffe et montre les dents ou les poings, armé pour l'offensive ou tout au moins pour la défensive. Par sa place dans la famille, elle se trouve donc à l'égard des plus petits dans des conditions particulières qui facilitent à un rare degré son action. Un enfant, un garçon surtout, n'a aucune défiance envers une sœur qui partage ses jeux en le choyant. Elle ne représente pas pour lui l'autorité qui, plus d'une fois, a dû sévir fermement et qui pourrait, le cas échéant, sévir encore. Il est avec elle sur un pied d'égalité fraternelle qui banit toute arrière-pensée de crainte et ne ferme aucune des issues de son âme à son enfantine confiance. N'a-t-elle pas toutes les confidences, même celles qui coûtent, et que n'aura pas toujours la mère, même si elles sont provoquées ? Et s'il y a un excès à réprimer, une escapade à punir, elle encore, avec toute la grâce de son âge, elle aura la manière. Qu'il lui faut peu pour amener le repentir dans le cœur si vite changé du coupable pour faire briller le sourire, comme l'arc-en-ciel, au milieu de ses larmes ! Le simple retrait momentané de son affection, moins encore, une simple menace peut-être ou, suivant le cas, une bonne parole, un geste de reproche... et voilà le petit diable converti et consolé, qui est redevenu ange, avec un coin de ciel dans ses yeux. Il n'y a qu'une sœur pour opérer ces miracles et quand on a un pareil don, ce serait faire bien mal que de ne pas en user.

Ecoutez, vous qui ne savez pas tout votre pouvoir, ce qu'écrivait à la fin de sa vie un homme dont l'enfance fut chagrine, malade, mais qui n'en a pas moins fait honneur à l'école romantique et qui avait conscience de tout ce qu'il devait à sa sœur, Léon Gozlar : "J'étais inconsolable, baigné de pleurs... Elle bonne et compatissante, elle avait pitié de moi. Elle se retenait de pleurer aussi pour ne pas m'affliger davantage ; sa main — celle que mes baisers laissaient libre — elle la passait sur mon front, elle essuyait lentement mes larmes, elle entremêlait tout cela de quelques mots, de ces mots comme en savent dire les sœurs, si soudains, si inattendus, que c'était un baume à toutes mes souffrances, une consolation à toutes mes douleurs. Il n'y avait qu'elle, elle seule, qui eût le droit de lire dans mes plus secrètes pensées. C'était une âme si charmante ; elle connaissait si bien l'art d'excuser tout le